



CULTURE



Lauren Malka

Si Kessel écrivait pour le Web...

Essai. Dernière-née des Editions Robert Laffont, la très barthésienne collection «Nouvelles Mythologies» se donne pour tâche de «réfléchir régulièrement sur quelques mythes de la vie quotidienne française». En 1950, c'était «le steak-frites», «le Tour de France comme épopée» ou «la nouvelle Citroën». Quels sont ceux d'aujourd'hui ? Dans «Les journalistes se slashent pour mourir», Lauren Malka titille le mythe du journalisme, ce métier, cette passion, cette vocation dont on a toujours dit beaucoup trop de bien et beaucoup trop de mal. Née au début des années 80, enfant du Web mais aussi de Kessel, l'auteur l'annonce tout

de go: «*Le journalisme de mon père n'est pas le mien.*» Entre elle et lui, à peine dissimulés par les deux voix du texte, «*l'étudiant*» et «*l'historien*», entre le mythe hemingwayien d'un journalisme héroïque et l'obsession du papier court, choc, «*friendly*», saturé de «*mots clés*» qui claquent et font cliquer, il y a eu une révolution numérique, le sacre d'un nouveau dieu aux pouvoirs magiques et aux algorithmes tout-puissants: Google. Mais pour elle, ce n'est pas une fin, c'est un défi. L'audience et l'imitation n'ont pas encore eu tout à fait raison du courage et de l'action. Novateur, multiple, solidaire, participatif, interactif, le journalisme 2.0 est soluble dans notre temps, et on peut parier qu'il se réinventera, qu'il «*slashera*» («*coupera court*», «*obliquera*», en langage HTML) avant de se regarder mourir ■ MARINE DE TILLY

«Les journalistes se slashent pour mourir», de Lauren Malka («Nouvelles Mythologies», Robert Laffont, 168 p., 10 €).